

« On entre en archéologie par l'émotion et le goût de la question »

Entretien avec Dominique Garcia, président de l'Inrap



MARTIN COLOMBET/HANS LUCAS

Avec plus de 50 000 sites fouillés depuis sa création en 2001, l'Institut national de recherches archéologiques préventives œuvre, en France, à la valorisation et à la diffusion culturelle de l'archéologie. Son président évoque son intérêt d'ordre public, ses actions et ses missions.

HISTORIA – En quoi la recherche archéologique est-elle une vraie tradition française?

Dominique Garcia – Paradoxalement, l'archéologie française a fait essentiellement ses classes à l'étranger: en Grèce, en Italie, en Égypte... Presque tout ce que l'on peut voir au Louvre résulte de ces recherches sur les civilisations classiques. Les premières fouilles ont commencé à la Renaissance puis se sont développées au XVIII^e siècle. La grande nouveauté apparaît sous Napoléon III lorsqu'il s'agit de promouvoir une histoire de la nation française. On assiste alors à un retournement de modèle: le savoir-faire puissant d'une archéologie qui s'est épanouie en dehors de nos frontières va bénéficier au pays. La France est alors investie comme un territoire archéologique à part entière avec la recherche de sites emblématiques comme Alésia ou Gergovie, la mise au jour de gisements gallo-romains comme Vaison-la-Romaine. Puis, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, on assiste à un nouvel essor. Les Trente Glorieuses provoquent des fouilles sur les sites qui sont mis en péril par l'aménagement du territoire.

Comment définiriez-vous cette patte française en matière d'archéologie?

Notre discipline a cette force de s'être construite à l'extérieur de son territoire, aiguisant et renforçant ses connaissances des grandes civilisations. Certains pays ne travaillent que sur leur propre histoire. En revanche, il existe une école française d'archéologie à Athènes, à Rome, des instituts au Proche-Orient voire en Extrême-Orient... En France, aujourd'hui, on recense environ 5 000 archéologues professionnels. Dans la plupart des pays, le patrimoine est sanctuarisé ce qui explique par exemple qu'il n'y a que trois lignes de métro à Rome afin de préserver les vestiges archéologiques. En France, on a inventé ce concept de la préservation par l'étude, autrement dit on étudie le site en le démontant.

Quelles sont les difficultés rencontrées en archéologie préventive?

La pression des grands maîtres d'ouvrage existait au début des années 2000



Rendre visible l'invisible Une équipe de l'Inrap (dont Dominique Garcia, 2^e en partant de la dr.) et des responsables culturels locaux visitent la mosquée de Tsingoni à Mayotte. Les travaux de rénovation ont donné lieu à des fouilles préventives révélant une mosquée du XIV^e siècle, sans doute la plus ancienne de France. (2023).

lorsque l'Inrap a été lancé. Les aménageurs nous voyaient comme un caillou dans leur chaussure. Aujourd'hui, quand des élus veulent aménager une place, soit ils défoncent les vestiges et ont les citoyens contre eux, soit ils font appel à l'archéologie pour révéler le passé et justifier d'autant plus leur projet. Par conséquent, ce frein-là n'existe plus, on a tracé un cercle vertueux. Plus on aménage, plus on fouille! Mais il subsiste des angles morts: tout ce qui est détruit en bordure du littoral par les tempêtes n'est peu ou pas fouillé; ce qui est laissé libre par la fonte des glaciers ne l'est pas non plus; idem pour ce qui relève de l'arrachage des vignes ou de la déforestation... Aux endroits où le pollueur n'est pas identifié, l'archéologie préventive n'intervient pas. Ce sont des zones blanches.

Sur le quart de siècle écoulé, quelles ont été les grandes évolutions de la science archéologique?

Nous avons fait éclater la notion de site archéologique. Au départ, l'archéologue étudiait un château, une villa romaine... Aujourd'hui, on peut fouiller sur de longs segments comme sur un tracé d'autoroute ou de TGV, et retrouver des vestiges mais aussi des pollens ou des charbons de bois. Nous sommes désormais capables d'étudier des paysages anciens – connaître l'évolution du climat, l'impact de l'Homme sur le milieu – à partir de ces fouilles. Autrement dit, on peut faire de la fouille «intersites». Ces dernières années, l'archéologie a également investi des lieux emblématiques comme Villers-Cotterêts lors des travaux de la Cité internationale de la langue française, Notre-Dame de Paris (*lire p. 62*) suite à l'incendie dévastateur, les arènes de Nîmes à l'occasion de leur restauration... Ces monuments que l'on pensait figés, connus, révèlent leur propre histoire grâce aux fouilles que nous menons. L'archéologue ne

forge pas ses propres outils, il a tendance à emprunter ceux d'autres disciplines. C'est le cas avec l'utilisation des images satellitaires ou le LiDAR qui permettent de gagner un temps précieux en termes de repérage et de prospection. On a travaillé en Guyane sous la forêt que l'on disait primaire et aujourd'hui on y trouve des vestiges archéologiques. On a aussi recours à la géophysique qui permet d'obtenir des images en sous-sol... Et bien sûr, l'étude de l'ADN ancien a révolutionné l'histoire de l'origine des populations, des mouvements, des métissages...

Ces cinq dernières années, quelles découvertes vous ont le plus marqué?

La catastrophe qui a frappé Notre-Dame de Paris a malgré tout permis des découvertes éblouissantes révélant toute l'histoire de l'île de la Cité (vestiges romains, carolingiens), des éléments de la cathédrale romane, le jubé gothique à la croisée du transept... Pour la Préhistoire, je retiens le site de Renancourt (*lire p. 68*) où ont été façonnées des statuettes en série, un atelier de Vénus du Paléolithique. Il s'agit d'une découverte exceptionnelle où l'on peut percevoir toutes les étapes de fabrication. Nous fouillons actuellement à Gergovie. Ce n'est pas rien puisque, depuis 1944, aucune campagne de fouilles n'avait été menée sur ce secteur du site. Nous avons là le cas d'un site classé monument historique sur lequel les archéologues révèlent des vestiges contemporains de Vercingétorix, dont une partie du rempart et des camps romains. Je retiens aussi la découverte du vase diatrète...

“L'archéologie française a cette force de s'être construite à l'extérieur de son territoire et de ne pas seulement travailler sur sa propre histoire”

“Les textes ou les images étant parfois partiels, l’archéologie nuance et affine les connaissances, et explore les angles morts de l’Histoire”

... [vase en verre ouvragé de la fin de l’époque romaine, ndlr] de la nécropole d’Autun qui permet de saisir le passage du paganisme antique à la christianisation de la France. Une autre découverte remarquable est celle de Tsingoni, à Mayotte, où a été retrouvée la plus ancienne mosquée de France. Nous y avons valorisé un patrimoine unique. Dans le monde musulman, fouiller une mosquée ancienne relève de l’inédit.

Quels sont les chapitres de l’Histoire sur lesquels les historiens s’étaient peut-être trompés et dont nous avons aujourd’hui une vision plus juste grâce à l’archéologie ?

On se demande souvent quand faire commencer l’histoire de France : à Vercingétorix ? Clovis ? Charlemagne ? L’archéologie sur la longue durée nous montre que nos paysages se sont structurés au Néolithique par le biais d’une activité agricole importante ; qu’à cette période sont apparues les premières épidémies... Des villes gauloises ont surgi un peu partout en France. Les deux tiers de nos grandes agglomérations ont des origines gauloises. Le tissu urbain dont nous sommes les héritiers est relativement récent mais plus ancien qu’on le croyait ! Cette nouvelle vision résulte des recherches archéologiques de ces dernières années. Nous avons aussi pris conscience qu’il existe une archéologie mondiale de la France. À partir de la période moderne, nos manières de table ont été transformées par l’apport du café, du chocolat... en provenance des colonies. Des études ADN sur les restes de consommation à la Renaissance montrent que les dindes qui ont été introduites en France

viennent d’une région particulière d’Amérique centrale. L’archéologie éclaire d’un jour nouveau l’histoire des échanges et leur impact sur la transformation de nos modes de vie. Enfin, lorsqu’on m’a dit, il y a une dizaine d’années, qu’on allait investir la Seconde Guerre mondiale, cela me semblait trop récent. J’avais lu toute ma collection d’*Historia*, pourquoi donc fouiller les sols de la Seconde Guerre mondiale ? Or les collègues travaillant dans l’est et l’ouest de la France ont vraiment exploré des angles morts : les camps d’internement, les hôpitaux, les espaces confinés – à l’instar de la carrière qui a été fouillée près de Caen et dans laquelle se réfugiaient les populations... On s’aperçoit que les textes et les images étant parfois partiels, l’archéologie nuance et affine les connaissances.

L’IA révolutionne notre quotidien, quels peuvent être ses apports pour les archéologues ?

L’IA permet de gagner un temps considérable pour la restitution des dessins, des photos, des plans, etc. Toutefois, elle fait perdre le rapport à l’outil et à l’objet. Il faut donc sans cesse avoir un « contrôle qualité ». Depuis plus de vingt ans, l’Inrap a fouillé plus de 50 000 sites, rédigé plus de 50 000 rapports de plusieurs centaines de pages, collecté des millions d’objets... En cela l’Inrap est le plus grand musée au monde. L’IA constitue un formidable outil pour gérer toutes ces données. Nous avons lancé une plateforme en accès libre – Archipel – où il vous suffit de rentrer un nom de commune et vous obtenez la liste de tous les sites, les rapports, et bientôt des images... Cette

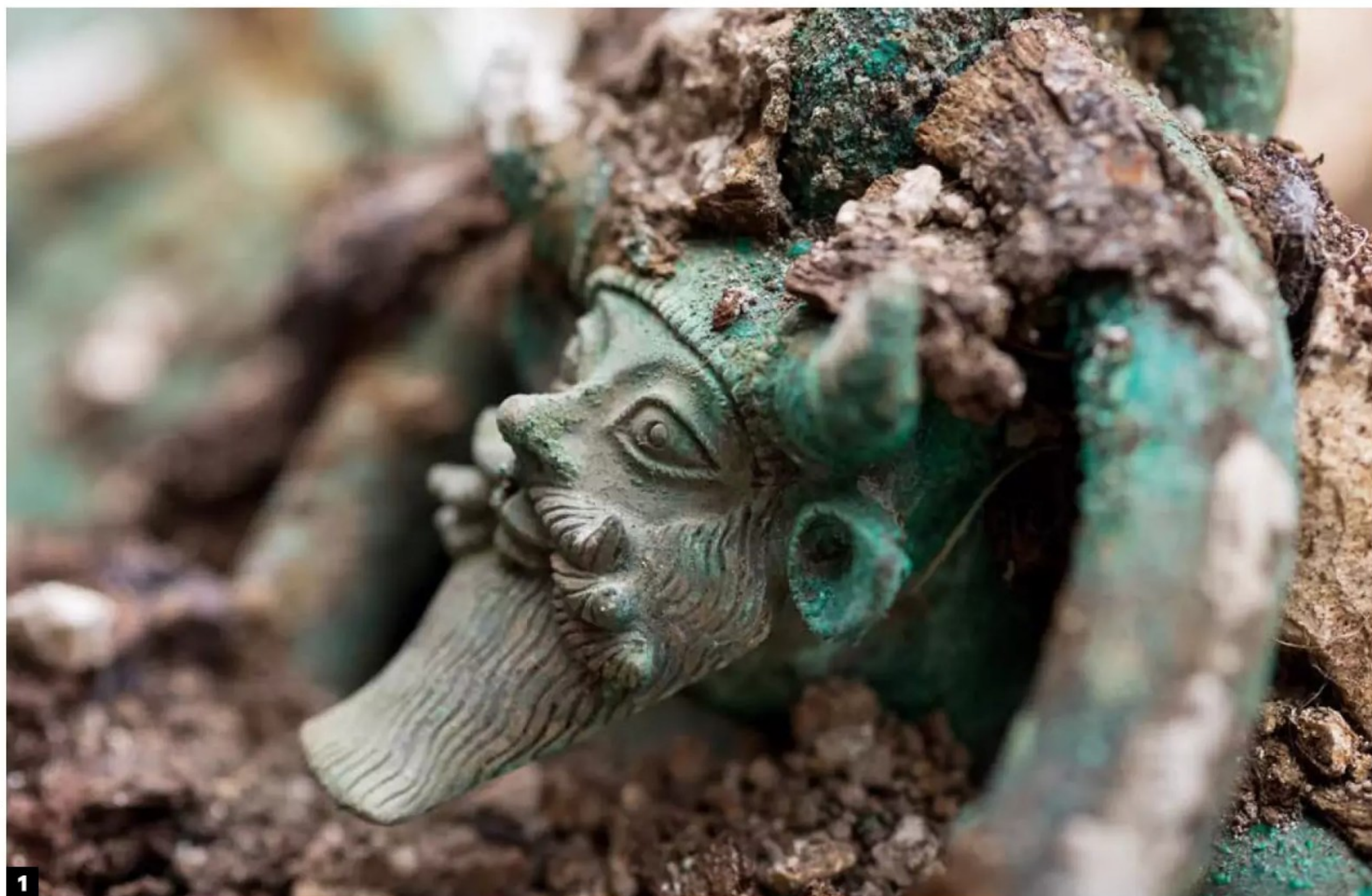
documentation sera accessible à tous grâce à l’IA. Enfin, on peut même fouiller de manière virtuelle. Avant, dans le cas des urnes cinéraires, on était obligé de fouiller l’intérieur du dépôt, c’était une démarche invasive avec le risque d’abîmer les objets. Aujourd’hui, en alliant tomographie et IA, on peut étudier une fibule à l’intérieur d’une urne sans prélever l’objet.

Les archéologues sont toujours vigilants quant à l’emploi des mots « trésor » ou « mystère ». Mais n’est-ce pas cette part de rêve qui fait le succès de la discipline ?

C’est évident. On est tous entrés en archéologie par l’émotion, par le mystère et le goût de la question. Lorsque j’ai de quoi nourrir ma réflexion ça ne me gêne en rien. Si l’archéologie est populaire, c’est parce qu’un enfant arrive à se pencher sur une fouille archéologique, c’est parce qu’une reconstitution parvient à accrocher le regard. Une fois qu’on a la restitution de Lascaux IV ou qu’on obtient le portrait de Lady Sapiens, l’intérêt est de pouvoir confronter les points de vue, dérouler une histoire. En revanche, il faut que l’on soit d’accord sur l’origine des objets et sur leur analyse. De fait, nous n’avons pas de réponses à toutes nos découvertes. Il n’est pas ridicule de reconnaître que certaines problématiques gardent leur part de mystère.

Quel est votre plus beau souvenir d’archéologue ?

La sépulture de Lavau proche de Troyes, dans l’Aube, relève de l’extraordinaire. C’est une tombe princière du ^{ve} siècle avant notre ère. Elle a livré un



1



2

Rescapés en terres françaises Le site de Lavau (Aube) a révélé un complexe funéraire princier du V^e s. av. J.-C. Parmi les trouvailles, un chaudron en bronze d'1 m de diamètre dont les anses représentent Achelooos (1), dieu-fleuve grec. À Autun, les archéologues ont mis au jour un vase diatrète (2) du IV^e s., dont le contenu était le très rare ambre gris, composant d'un parfum d'église.

mobilier exceptionnel qui venait de Grèce, d'Étrurie et du monde nordique. Il s'agit probablement de la tombe d'un chef à la tête d'un État émergent. La qualité et la richesse de ce mobilier sont uniques à l'échelle euro-méditerranéenne. La ville de Troyes tire son nom d'une tribu qu'on appelait les Tricasses; on ne s'était jamais interrogé sur l'origine de ce nom. En gaulois *Tri* signifie «traverser» et *casse* vient de la cassitérite, l'étain. Or, dans la région de Troyes il n'y a pas d'étain. Cela démontre que les habitants de ce territoire avaient la capacité de transporter l'étain qui venait de Bretagne et des îles Britanniques vers la Méditerranée. C'étaient les courtiers en étain entre le nord et le sud. L'étain était essentiel en Méditerranée pour fabriquer du bronze, des armes, des outils, des monnaies...

Quelles sont les perspectives pour la discipline et les champs de recherches sur lesquels vous souhaiteriez enquêter?

Il faudra rester attentifs à ce qui va être détruit, savoir poser son regard sur

les zones blanches, en sachant qu'elles ont pu être des zones d'occupation dense. Les littoraux, les embouchures de fleuves ne sont pas des endroits neutres dans l'histoire de l'humanité. Il en est de même des zones de forêt – on l'a vu avec Bibracte – où peuvent se cacher des villes anciennes.

La loi nous incite également à aller travailler sous la mer, étudier des épaves dans les profondeurs et pas seulement près des côtes pour mieux appréhender les échanges, le commerce du Néolithique. Il nous faut aussi garder en tête que des sanctuaires patrimoniaux peuvent être aussi des sites archéologiques. Le président de la République a lancé le programme sur la renaissance du Louvre, c'est peut-être une belle occasion d'enrichir l'histoire du lieu car avant d'être un musée, le Louvre était un château royal. Les monuments historiques permettent aussi d'écrire l'Histoire et pas seulement de la représenter. «Nous fouillons, c'est votre Histoire» reste notre credo. **PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS**